

Le capitaine Charles Girard : 17520 jours à la barre...

Autor(en): **Gygax, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **9 (1979)**

Heft 5

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-830029>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le capitaine

Charles Girard



17520 jours à la barre...

Une vie entière vouée à la navigation sur le Léman qui fut le grand amour de sa vie et sur lequel il couvrit plus de 3 millions de kilomètres. Le petit mousse, devenu capitaine du plus prestigieux bateau de la flotte, raconte sa carrière exceptionnelle.



Père et fils. A eux deux ils totalisent 102 ans de navigation sur le Léman.

Le 23 septembre 1958, ce fut, sur «La Suisse», le plus beau bateau de la flotte lémanique, un rassemblement inhabituel, celui des amis et admirateurs du capitaine Charles Girard, venus le féliciter: un tel jour n'existe qu'une fois dans une vie. Ce jour-là le capitaine Girard quittait son bateau blanc, définitivement, au quai du Mont-Blanc à Genève, après 48 années de précieux services. On déboucha quelques bouteilles, on prononça des paroles de circonstance. Mais cette joyeuse cérémonie d'adieux fut pour le marin quelque peu assombrie par le secret déchirement de franchir la passerelle pour la dernière fois.

Beaucoup de choses ont changé depuis 1958. Les hommes ont foulé le sol de la Lune; on a construit «Concorde»; la crise du pétrole a bouleversé l'économie, les prix ont explosé; en Suisse, un canton est né... Pour sa part, le capitaine Charles Girard est toujours le même; il a su conserver cette jeunesse, cette fraîcheur qu'on lui envie quand, à l'énoncé de son âge (87 ans!), on se pince le bras pour être sûr de ne pas rêver.

Un brave, un travailleur, un consciencieux, un philosophe. Et, au surplus, un véritable gentleman qui, d'un lointain séjour en Angleterre, a rapporté une distinction, une allure très britanniques. Nombreux sont ses amis sur les deux rives, de Villeneuve à Genève. Et bien que l'uniforme bleu à larges galons d'or ne sorte plus, depuis quatre lustres, de l'armoire où il est serré, pour d'innombrables riverains Charles Girard est toujours et sera jusqu'au bout «le capitaine». De cela il est fier. C'est légitime, non seulement parce

qu'il a fait une belle carrière (3 millions de kilomètres sur le Léman!), mais encore parce qu'il est le fils d'un autre capitaine célèbre, Pierre Girard, dont il a suivi les traces et l'exemple avec respect et tendresse: «Mon père a navigué pendant 54 ans; moi, pendant 48. Total à nous deux: 102 ans!»

Les bonnes manières

Originaire de Port-Valais-Les Evouettes, né à Genève en 1892, Charles Girard fit ses classes et l'école de commerce dans sa ville natale. Son éducation se poursuivit en Angleterre, au lycée de Cardiff. «J'avais là-bas un cousin plus âgé que moi. Il était dentiste. Il me présenta à ses amis, des gens de la société huppée. C'est ainsi que j'ai appris les bonnes manières...»

La carrière du jeune homme avait précédemment commencé sur le Léman. Dans sa famille le lac était omniprésent, et Charles n'imagina jamais de faire autre chose que ce que faisait l'homme qu'il admirait le plus au monde: son père: «C'est parce que je l'admirais sans réserve que j'ai choisi le métier de navigateur. Mon père était un homme exigeant, rigoureux, d'une grande bonté. La vue de ses uniformes m'émerveillait. Il faut préciser qu'il portait la jaquette! Mon père m'a transmis le virus!»

En 1910 se situe un événement décisif pour l'avenir de Charles Girard, âgé de 18 ans: le lancement de «La Suisse», la plus belle unité de la Compagnie générale de Navigation, considérée encore aujourd'hui comme le bateau amiral de la flotte du Léman. «La Suisse» fut confié au capitaine Pierre Girard. «Ce fut, raconte son fils, le

couronnement de sa carrière. L'équipage se composait de 7 marins et d'un petit mousse: moi! J'avais auparavant navigué quelques mois sur l'«Helvétie», un bateau sans pont supérieur. J'y avais fait mes débuts de «bleu» sous le commandement du capitaine Louis Quiblier de Villeneuve. Celui-ci m'appelait «monsieur»... Six mois plus tard mon père m'accueillit sur «La Suisse» où j'appris à effectuer les corvées sans rouspéter. Je récurais les ponts, je faisais briller les vitres. Le plus éprouvant, c'était le charbon. J'en ai porté, sur mon dos, des sacs de 100 kilos! Certains quartiers-maîtres n'étaient pas des rigolos, le mousse était leur souffre-douleur. Je les énervais probablement avec mes bonnes manières, ma politesse, mais je jouais le jeu en serrant les poings. Le charbonnage se faisait chaque soir. Pour moi c'était le moment le plus dur. Je devais aussi briquer la cabine du capitaine, préparer les falots à pétrole. Je gagnais 80 francs par mois. Pas de problème pour le logement: avec l'équipage je couchais à Thonon dans le salon 2^e classe de «La Suisse», sur un banc recouvert d'un matelas. C'était une vie dure, mais je l'aimais! Une vie qui ne se compare pas à celle des marins d'aujourd'hui. Finies les corvées de charbon! Nous, nous vivions jour et nuit sur le bateau. Nous n'en sortions que pendant les quatre jours de congé mensuels. Et pendant ces congés, le lac me reprenait: je m'y adonnais au canotage.»

A son retour d'Angleterre, Charles Girard revient à ses chers bateaux, mais son directeur freine son enthousiasme en le collant derrière une caisse à Genève, en tant que commis de bureau. Le pensum est de courte durée et l'ancien mousse qui parle l'anglais comme un jeune lord, est promu officier comptable à bord avec, sur son uniforme, un premier galon d'or. Hélas, tout va bientôt se gâter: la Première Guerre mondiale éclate et la navigation sur le Léman se réduit comme peau de chagrin. Précédemment réformé, Charles Girard reprend du service dans l'infanterie. La guerre finie, il retrouve son poste de comptable navigant et il le conserve pendant 8 années.

Enfin capitaine!

En 1929, nouvelle promotion: il devient capitaine, maître à bord après Dieu, sur le «Marceau», bateau de marchandises. N'ayant connu jusque-là que la propulsion par roues à aubes, il dut s'initier à celle par hélice, technique très différente mais qui le passionna. «Ce fut, dit-il, une période

intéressante illustrée par une navigation de... pirates! Je devais me faire entendre et obéir d'un équipage très rugueux qui s'adonnait aux joies de l'alcool, ce qui ne l'empêchait pas de faire son travail. Nous partions deux fois par semaine de Genève et nous transportions toute sorte de marchandises, notamment des sacs de blé pour les moulins de Rivaz. Quelques semaines plus tard on me confia l'«Italie», 1100 places, et dès 1950, suprême consécration, j'ai commandé «La Suisse», vapeur pouvant transporter 1500 passagers. J'ai gardé ce poste jusqu'en 1958, année de ma retraite, après avoir servi la CGN pendant 48 ans. Mon meilleur souvenir: ma vie sur «La Suisse», bateau de mon cœur. La discipline y était stricte. Quand mon père en était le patron je m'adressais toujours à lui en lui disant «capitaine». La navigation a été mon idéal de vie, ce à quoi j'avais rêvé depuis l'enfance. «La Suisse» offrait un cadre prestigieux. C'était un bateau de luxe avec de magnifiques salons. Sur le pont supérieur se dépensait l'orchestre Alessandro. Au restaurant on servait de la langouste. C'était le bon temps!»

Belles nuits, mauvaises journées

— Le lac a parfois mauvais caractère...

— J'ai connu des traversées difficiles sous des rafales de vent de 100 à 120 km/h. Ces moments-là m'excitaient. Je sentais alors l'importance de mes fonctions. C'est moi seul qui devais décider ce qu'il fallait faire: continuer, changer de route, rentrer... A la tempête je dois les plus belles exaltations de ma vie professionnelle; un certain sentiment de puissance... Mon métier m'a apporté chaque jour des émotions nouvelles. Le lac est vivant, il change constamment. Il y a le paysage... Pour qui aime la nature c'est une joie de chaque instant. Et est-ce le prestige de l'uniforme? Le fait est que nous autres, marins d'eau douce, avons du succès auprès des dames. Les belles nuits nous faisaient oublier les mauvaises journées!

» A 50 ans, je me suis marié. Ma femme, beaucoup plus jeune que moi, m'a aidé à organiser des croisières, des fêtes à bord. «La Suisse» avait ses habitués qui formaient un véritable petit club autour du capitaine. Parmi eux, je n'oublierai jamais le merveilleux pasteur Louis Huguenin, orateur hors pair, qui demandait à son auditoire de lui choisir le sujet... Bref, j'ai pratiqué un métier qui a connu pas mal de lauriers... pour un très modeste salaire. C'est vraiment mieux de nos jours!»

Le capitaine Girard, ce toujours jeune marin, a horreur de l'inaction. A l'âge de 66 ans, il accepte un poste d'intendant à la Société nautique, puis un travail très varié — contrôle et surveillance de la salle — au Grand Théâtre de Genève où il s'était déjà dépensé pendant la morte saison de 1920. Cette activité dura jusqu'en 1978. Même au théâtre, Charles Girard était appelé «capitaine».

— Et maintenant, capitaine, c'est enfin la vraie retraite?

— Détrompez-vous: je lis, j'étudie la philosophie, j'ai des amis fidèles. Je fais quelques voyages...

— ...sur le Léman?

— C'est très rare. Je ne connais plus les équipages. Sur le Léman je ne suis plus qu'un touriste parmi d'autres touristes. Avant, j'étais quelqu'un! Mais les journées sont courtes. Depuis 40 ans je fais du yoga physique et spirituel. J'ai ma philosophie. Et j'ai tout le temps devant moi: j'ai 100 vies à vivre! Je m'instruis chaque jour. Je sais où je vais. La perspective de la mort ne m'effraie nullement puisque, maintenant déjà, je suis éternel!

Reportage Georges Gygax

Une retraite paisible entourée de bateaux célèbres.

